

Parlons-nous de la même chose ?

Redéfinir les concepts pour mieux vivre nos complémentarités

Martine Delamarre

(« Amis de la Terre Moselle », relais-ritimo ADM Metz)

Ce texte se veut une contribution à la réflexion pour que les associations proposant des « alternatives », puissent avancer vers la possibilité de tisser des relations « de complémentarité et de solidarité », afin d'œuvrer ensemble à protéger « les biens communs de l'humanité ».

INTRODUCTION :

A l'observation de nos sociétés, à l'écoute des discours de tous bords, il semble évident que nous ne donnons pas le même sens à ces mots « développement » « développement durable », « environnement », « écologie ». Or, tout un chacun utilise ces termes comme sien, et comme évidents pour tous.

Afin d'élaborer une approche globale de nos objectifs et de nos actions, il apparaît nécessaire tout d'abord, de cerner les concepts pour échapper aux clichés, notions flous, connotations quelquefois inappropriées, sans négliger non plus la dimension symbolique du langage.

On a déjà beaucoup parlé des contradictions qu'entraînent les termes de « développement durable ».

Afin de permettre de nous réunir en « parlant bien de la même chose », la proposition est donc d'étudier les mots séparément dans leur histoire et leurs diverses utilisations. L'hypothèse est proposée que ce regard profond sur les concepts véhiculés par chaque mot, permettra de mieux saisir la façon dont on peut les relier, et que cela donnera une « coloration » particulière à nos actions. En nous permettant de réaffirmer notre rôle de « relieur », entre des domaines séparés par la pensée occidentale, et dont il est nécessaire de reconnaître les interactions pour protéger l'être humain et sa « terre-patrie » selon le mot d'Edgar Morin.

Dans un premier temps sera approfondi celui d'écologie, car ce concept est celui qui définit notre association. Il est actuellement utilisé par des milieux extrêmement différents, souvent employé indifféremment pour « environnement » ou même confondu avec le concept très controversé de développement durable.

Or « l'écologie » est un concept beaucoup plus riche que ce à quoi il a été réduit, héritier d'une longue histoire, construit par des courants de pensée qui se sont rejoints au sein de l'humanité. Nous allons donc proposer de le comprendre dans cette complexité qui en fait son apport essentiel mais aussi sa clarté.

ÉCOLOGIE :

- En cherchant sa définition dans le dictionnaire, on s'apercevra que ce mot est grandement porteur de son histoire, et que le sens sous lequel il devrait être utilisé actuellement, s'est élaboré récemment, grâce à la « société civile », dont certains partenaires ont su faire se rejoindre les objectifs. Ici, il s'agit des scientifiques étudiant les sciences de la vie et de la terre et les associations de défense de l'environnement.
- Le terme vient du grec « oikos » (maison, habitat) et « logos ». Il fut inventé en 1866 par le biologiste allemand Ernst H. Haeckel. Dans son ouvrage « morphologie générale des organismes », Haeckel désigne par ce terme « (...) la science des relations des organismes avec le monde environnant, c'est-à-dire, dans un sens large, la science des conditions d'existence. » Ainsi naît l'écologie en tant que discipline scientifique.

Voici la définition du dictionnaire de l'Académie en ligne :

ÉCOLOGIE n. f. XX^e siècle. Emprunté de l'allemand *Ökologie*, formé à l'aide du grec *oikos*, « maison, habitat », et *logos*, « discours ».

★1. À l'origine, partie des sciences naturelles qui étudiaient les rapports de l'animal avec son milieu. *Le terme « écologie » a été créé en 1866 par le biologiste allemand Haeckel.* Par ext. Science qui étudie les corrélations

entre les êtres vivants et le milieu qui les entoure. *Écologie des Insectes, des Oiseaux, de l'Homme, etc. Écologie marine, terrestre, etc. Étudier l'écologie d'une zone géographique.*

★2. Étude des conditions nécessaires au développement harmonieux des êtres vivants : mesures propres à assurer la survie des espèces existantes, élimination des facteurs qui menacent l'équilibre biologique, etc. *Les tenants de l'écologie estiment que le progrès technique provoquera, s'il est incontrôlé, une rupture dangereuse entre l'homme et son milieu.*

Définition du Trésor de la Langue Française en ligne

ÉCOLOGIE, subst.fém.

A. — BIOLOGIE

1. Science qui étudie les relations entre les êtres vivants (humains, animaux, végétaux) et le milieu organique ou inorganique dans lequel ils vivent.

2. *P. ext.* Étude des conditions d'existence et des comportements des êtres vivants en fonction de l'équilibre biologique et de la survie des espèces.

B. — P. anal., Sc. Soc. [En parlant de communautés humaines] Études des relations réciproques entre l'homme et son environnement moral, social, économique. *Les communautés et sociétés humaines vivent dans un environnement auquel elles s'adaptent et qui réagit sur elles. L'étude de ce processus complexe qui met en jeu les systèmes technologiques et l'organisation sociale, est l'objet de l'écologie* (GOLFIN 1972). *Écologie criminelle* (THINÈS-LEMP. 1975), *écologie sociale* (WILLEMS 1970).

Rem. En compos. et dans des créations récentes *écologie* se réduit au 1^{er} élément éco- (gr. : οἶκος, « maison »); v. *écotype*;

Étymol. et Hist. 1910 (*Actes du III^e Congrès internat. de bot.*, Bruxelles, vol. 1, p. 120 [Cr. des travaux de Paul Jaccard et Charles Flahault] : Le terme « **Écologie** » comprend l'ensemble des relations existantes entre les individus végétaux ou les associations végétales d'une part et la station d'autre part (οἶκος = demeure = station = milieu).

Empr. à l'all. *Ökologie* (composé du gr. οἶκος « maison » et de λόγος « discours »), terme forgé en 1866 par le zoologiste et biologiste allemand E. H. Haeckel [1834-1919], relevé dans la préface de son ouvrage *Natürliche Schöpfungsgeschichte* 1867 (d'apr. *Encyclop. brit.*, s.v. *Haeckel*); l'empr. à l'all. s'est peut-être fait par l'intermédiaire de l'angl. *æcology* (1873 tr. *Haeckel's Hist. Creat. Pref. ds NED*). **Bbg.** GIRAUD (J.), PAMART (P.), RIVERAIN (J.). Mots ds le vent. *Vie Lang.* 1970, pp. 328-329.

Qu'a apporté d'essentiel la science écologique?

Le concept d'écosystème et par suite, la conscience de l'interdépendance de tous les êtres vivants, tous les êtres humains aussi donc.

- Le Trésor de la Langue Française en ligne, dans sa définition de l'écologie, écrit :
 - **p. ext. écosystème.** Ensemble des éléments naturels ou non composant l'environnement d'une espèce. *Les écosystèmes peuvent être d'étendue très variable : une petite mare temporaire de quelques mètres carrés est un écosystème au même titre qu'une forêt de quelques centaines ou de quelques milliers d'hectares* (P. AGUESSE, *Clefs pour l'écologie*, Paris, Seghers, 1971, p.20).
- **Un écosystème :** est une association d'êtres vivants formant un ensemble en interdépendance. Cette association est gérée par des relations selon des règles, ce qui forme donc un « système ».

- On peut dire encore que c'est un système de systèmes ouverts : en effet, tout être vivant est un système ouvert en ce qu'il est alimenté par l'extérieur : il est à la fois indépendant, il a son originalité, et tout à la fois, dépendant de l'écosystème.
- La biosphère est en quelque sorte le grand écosystème des écosystèmes de notre planète.
- Edgar Morin nous dit : « Qu'est-ce qu'un écosystème ? L'écologie en tant que science naturelle est arrivée à cette notion qui englobe l'environnement physique (biotope) et l'ensemble des espèces vivantes (biocénose) dans un espace ou « niche » donnée (...) Il y a une combinaison des relations entre espèces différentes : rapports d'association (...) et de complémentarité. », « L'an I de l'ère écologique » Tallandier 2003, p.11 (texte de 1972)
- **Quelles sont les caractéristiques de ces interrelations ?**
 - On a trop souvent parlé des relations de luttes, d'opposition, de conflits, donnant l'exemple de la chaîne alimentaire : l'un mangé par l'autre,
 - mais elles sont aussi faites de complémentarités et même de solidarité : on peut parler de l'arbre protecteur de tant d'êtres vivants. J'aime bien, celui que je trouve touchant parce qu'exemple exceptionnel du « on n'a toujours besoin d'un plus petit que soi » : ces oiseaux qui nettoient les dents des crocodiles. Citons aussi les insectes et tout particulièrement les abeilles, sans lesquels, nombre de végétaux ne pourraient se multiplier. On peut parler aussi de la forêt amazonienne qui se nourrit, sur une terre stérile, de l'humus qu'elle crée elle-même. Ainsi la vie et la mort s'entretiennent l'une l'autre, selon la formule d'Héraclite : « vivre de mort, mourir de vie. »
 - Elles présentent une capacité spontanée à s'autoréguler, s'autoréorganiser, mais on l'a vu aussi, une capacité qui n'est pas illimitée, un point de non-retour peut être atteint. Jean-Marie Pelt, écologiste scientifique, précise, de plus en plus souvent dans ses discours, que nous ne savons pas quel est le point de non-retour de chaque écosystème, et encore moins celui de notre planète, le mieux est de ne pas l'atteindre.

○ **Ce supersystème est programmé comment, par quoi ?**

Edgar Morin, prolonge l'observation de ces phénomènes par une pensée fort riche à méditer, et peut-être fantastiquement porteuse pour l'avenir de l'humanité et de la planète :

« (...) On peut se demander si les écosystèmes ne sont pas des sortes de *computers*, ordinateurs sauvages spontanément créés à partir des intercomputations entre les vivants, qui, bactéries, plantes, animaux, sont tous des êtres dont l'organisation et l'activité sont indissociables d'une **organisation computante** et d'une **activité cognitive**. » « L'an I de l'ère écologique » Tallandier 2003, p. 26 (texte de 1989)

○ **Les précurseurs : de qui sommes-nous les héritiers ?**

C'est une question porteuse dans l'écologie.

Nous oublions trop souvent aussi que nous sommes les héritiers de courants culturels qui souvent ont des racines lointaines dans le temps et dans l'espace.

- **Une science qui tente de saisir cette « activité cognitive » qui a la capacité de relier, en observant les phénomènes :**

Au XVIII^e siècle, Goethe, connu surtout, pour son œuvre littéraire et poétique, a de façon scientifique cherché à saisir cette « activité cognitive » dont parle Edgar Morin.

A la différence de la science actuelle qui se limite à l'aspect quantitatif des phénomènes, Goethe développe une science du qualitatif. Une vision organique, qui retrouve "l'unité" du monde. On peut parler d'une véritable « **pensée scientifique goethéenne** ». Il a écrit deux ouvrages scientifiques, écrits en observant les « phénomènes naturels », non édités de son vivant. L'un s'intitule : « la métamorphose des plantes », édité actuellement sous le titre « la métamorphose des plantes et autres récits botaniques » aux éditions Triades, Paris ;

l'autre : « le traité des couleurs » traduit de « Zur Farbenlehre : didaktischer Teil », Edts Triades, Paris, 2000

On retrouve dans ses livres, la pensée citée ci-dessus d'Edgar Morin, d'un « esprit pensant » : ensemble des lois qui régissent l'organisation de tous les phénomènes naturels, une « Mère Nature », non seulement génitrice **mais aussi et surtout** pensante (ayant une activité cognitive). Cette nouvelle science consiste ainsi, par une démarche d'observation des phénomènes dans leurs aspects qualitatifs à retrouver ces lois. Il propose pour cela de développer la capacité à réunir la variété des phénomènes observés pour comprendre réellement la nature des choses. Ce qu'il fera pour les couleurs : « à deux reprises, seulement, la tentative fut faite d'établir et de grouper les phénomènes colorés : par Théophraste la première fois, par Boyle la seconde. On ne disputera pas le troisième rang à notre essai. » écrit-il dans l'introduction à son « traité des couleurs ».

Ce qu'il fera aussi pour les plantes : c'est en 1790 que Goethe rédige l'essai sur la Métamorphose des plantes, où il montre comment les différents organes de la plante dérivent de la feuille. La plante est connue, seulement si on la comprend dans la métamorphose de ses formes, celle capable de nous permettre d'accéder aux lois régissant les plantes dans leur ensemble et dans leurs relations à l'environnement : de la chaleur de la terre à son attirance vers la lumière.

Evidemment, il s'agit de ce qu'on appelle aujourd'hui, une approche transversale, qui nécessite de réunir diverses disciplines scientifiques, mais aussi, selon la vision de Goethe, la philosophie et les arts. Car la nature est une **artiste**, nous le savons tous, nous qui admirons les levers de soleil, les paysages, et en ces temps du règne de l'informatique, envoyons à nos amis des diaporamas de ces « créations » grandioses.

La science écologique nécessite une connaissance des divers domaines, afin de mieux saisir les interactions et les systèmes qu'ils forment. Il est à espérer, qu'elle saura s'enrichir de l'approche scientifique goethéenne. Dans les milieux scientifiques, les publications le prouvent, certains l'étudient et tentent de la développer dans leur domaine, ayant pris conscience des limites d'une science qui sépare, calcule et ne sait plus relier pour « comprendre un phénomène ».

C'est donc un apport essentiel pour la compréhension de la vie sur terre.
L'écologie est la science qui traite du système global.

o **Ecologie, environnement, nature : sont-ils interchangeable ?**

Le concept de *nature* :

C'est une dénomination importante mais partielle. De plus, elle est porteuse de connotations variées, poétiques, voire mystiques (sans aucune connotation péjorative pour aucun de ces deux termes) qui n'englobe pas mais sépare. En effet, dans son sens le plus commun, « nature » fait penser à végétation, oiseaux, paysages opposés aux constructions humaines. Si nous l'employons dans un sens plus général, nous nous voyons dans l'obligation de lui ajouter un qualificatif : « nature sauvage », nature humaine ».

L'approche, d'une nature réduite à son aspect un peu « sentimental », sans image d'ensemble, est celle des « amoureux de la nature », mais capables d'aller en 4x4, au sommet des montagnes, au risque de polluer cette nature fragile, de détruire sous ses larges roues, végétaux et animaux tous nécessaires à l'écosystème d'une montagne ; ou encore d'aller en 4x4 au fond d'une forêt pour photographier des oiseaux, ou « secourir » des oiseaux blessés (mais peut-être le bruit du moteur en aura effrayé plus d'un et fait tomber de leurs nids

certain). Il ne s'agit pas de prôner un monde sans voitures, mais de mettre le doigt sur des contradictions auxquelles amènent une bonne volonté sincère qui n'a pas développé cette conscience globale que nécessite une compréhension réelle des interactions et des interdépendances dans lesquelles nous vivons, qu'est en fait ce que nous appelons « la vie ».

Se dire proche de la nature a amené certains par exemple à des excès tels que nier justement « la nature humaine ».

Et, en effet, si on examine les définitions de « Nature » dans les dictionnaires, nous y découvrirons les divers aspects décrits ci-dessus et même plus. Cela démontre aussi que ce terme si grandement polysémique ne permet pas de cerner une globalité, car ce qui est commun à toutes ces définitions est l'idée de « séparation », efficace pour la prise de conscience de « sa nature propre », mais inefficace pour situer l'élément dans un ensemble.

Définition dans dictionnaire de l'Académie française en ligne, et commentaires de l'auteur en italiques et gras
(1) **NATURE** n. f. XII^e siècle. Emprunté du latin *natura*, de même sens, lui-même dérivé de *nasci*, « naître ». *Qui fait référence à la naissance parle de séparation*

★I. Ce qui, dans la réalité, apparaît comme donné, comme indépendant de la volonté ou de l'action humaines : *indépendance par rapport à l'humain*

★1. L'ensemble des êtres et des choses ; le monde en tant qu'il est ordonné et régi par des lois.

- Se dit, par une sorte de personnification, de la puissance, de la force active qui a établi cet ordre. En apposition, avec une majuscule. La mère Nature. Dame Nature. *La définition qui s'approche le plus de ce que l'écologie veut signifier, ce qui régit un « ordre » un système, abordé par une intelligence émotionnelle et imaginative qui n'est pas à négliger*

★2. Le monde physique avec ses aspects divers, mers, montagnes, bois, champs, rivières, par opposition aux villes. Spécialt. La faune et la flore. : *ici encore, opposition donc aussi séparation*

★3. Ce qu'on peut observer dans la vie réelle, par opposition à ce que produit l'art. *opposition encore*

★4. Ce qui a été laissé dans son état originel, n'a pas été modifié. *L'anthropologie moderne oppose nature et culture. Note bien l'idée que l'état de naissance subit une métamorphose qui entraîne une opposition comme le souligne l'anthropologie*

- PHIL. *L'état de nature, de pure nature*, l'état de l'homme tel qu'on le suppose antérieurement à toute civilisation. *On souligne là encore une séparation en parlant d'antériorité, et d'un état de nature différent de l'état « civilisé »*

★II. Ce qui constitue en propre un être, une chose. *On souligne l'être dans son indépendance, on peut dire aussi « individu » : ce qui veut dire non divisible, non séparable*

★1. L'essence d'un être, d'une chose, avec les attributs qui lui sont propres.

- Par ext. L'organisation particulière de chaque être animé, sa constitution, le principe de vie qui l'anime et le soutient. *Ici, on retrouve l'idée de « système » l'individu qui est lui-même une organisation régie par un principe.*

On peut remarquer aussi que la nature, ou même la « Nature », ne représente pas en elle-même un équilibre idéal. L'étude scientifique, la capacité d'avoir une conscience des phénomènes locaux et planétaires, a démontré que l'histoire de la Terre et de sa biosphère est faite de cataclysmes, de transformations, au prix de certaines destructions, pour des créations nouvelles : il n'est que de rappeler la disparition des dinosaures, la déglaciation (la dernière datant d'environ 14000 ans).

Le concept d'environnement :

C'est un concept qui a lui aussi grandement évolué au cours de l'histoire. Il est toujours intéressant de refaire ce chemin pour mieux cerner les sens (significations) différents que ce mot recouvre encore actuellement, puis mieux approcher le concept qui nous intéresse ici.

Voici les DEFINITIONS que l'on peut trouver et qui sont les plus communément admises

Celle des géographes d'abord :

« L'ensemble des éléments qui, dans la complexité de leurs relations, constitue le cadre, le milieu, les conditions de vie pour l'homme. » Pierre Georges, géographe (1970)

Celle du ministère de l'Education Nationale dans le cadre des programmes pour « l'éducation à l'environnement » :

« L'environnement peut être défini comme « l'ensemble à un moment donné, des aspects physiques, chimiques, biologiques et des facteurs sociaux et économiques susceptibles d'avoir un effet direct ou indirect, immédiat ou à terme, sur les êtres vivants et les activités humaines » circulaire du 29 août 1977 » (...)

Puis dans la circulaire du MEN, du 8 juillet 2004 qui remplace la circulaire du 29 août 1977:

« Conformément à la stratégie nationale, l'étude de l'environnement doit se placer dans la perspective du développement durable défini comme « un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs » (rapport Brundtland, 1987) »

Celle du dictionnaire de l'Académie française :

(1)* **ENVIRONNEMENT** n. m. XIII^e siècle, au sens de « circuit, contour ». Dérivé d'*environner*. Au sens 3, sous l'influence de l'anglais *environment*.
★1. Action d'environner ; résultat de cette action. ★2. Ce qui entoure de tous côtés. *Vivre dans un environnement de forêts. Travailler dans un environnement de livres.* ★3. Ensemble des agents chimiques, physiques, biologiques, et des facteurs sociaux exerçant à un moment donné, une influence sur les êtres vivants et les activités humaines. *Environnement naturel* ou, ellipt., *environnement*, ensemble des éléments naturels de la biosphère. *Protection de l'environnement. Le ministère de l'Environnement. Environnement humain*, ensemble des éléments constituant le milieu humain et social d'un individu. *Environnement culturel. Environnement économique.*

L'*environnement* est donc ce qui entoure l'homme, peut agir sur lui (*exerçant une influence sur les êtres vivants et les activités humaines*). Même si le terme s'est enrichi de qualificatifs (*y compris les facteurs sociaux*) il ne porte pas en lui la dimension de la relation de l'être humain à ce qui l'entoure, de l'interrelation donc, ni de l'interdépendance de l'être humain avec ses environnements (naturels et humains), la circulaire du MEN de 2004 l'illustre bien puisqu'elle précise qu'il doit être abordé dans la perspective du développement durable. Le mot *environnement* aborde encore moins le problème de la responsabilité de l'être humain dans les influences que lui-même a sur cet environnement. Ce que le *développement durable* ne permet pas non plus à cause de ses interprétations possibles larges et ambiguës.

C'est justement ce que l'*écologie* telle qu'elle sera définie par la société civile à partir des années 70 va apporter d'essentiel.

Passage de la science écologique à la conscience écologique :

La relation de l'être humain à ce qui l'entoure et sa place dans ce grand écosystème

L'apport essentiel donc **du concept d'écologie est sa capacité à relier**, c'est la séparation qui permet la prise de conscience de l'élément, de l'individuel, de l'individu, mais c'est la possibilité de relier qui permet d'**être**, être cet élément en interaction avec ce qui l'entoure.

L'autonomie d'un individu grandit avec sa capacité à multiplier les interrelations, interdépendances.

Ce qui pose le problème d'une façon nouvelle, de la relation de l'être humain avec ce qui l'entoure : son environnement naturel, social, culturel, civilisationnel, tant au niveau local que planétaire, et même cosmologique.

C'est ainsi que **l'écologie** : « science des relations des organismes avec le monde environnant » terme appartenant d'abord à la science, devient, à partir des années 70, conscience d'un nouveau rapport à trouver entre les sociétés humaines avec leur environnement et entre elles.

Edgar Morin nous rappelle :

« **En 1969, s'est opérée en Californie** une jonction entre l'écologie scientifique et la prise de conscience des dégradations du milieu naturel, non seulement locales (lacs, rivières, villes) mais désormais globales(océan, planète) affectant les nourritures, les ressources, la santé et le psychisme des êtres humains eux-mêmes.. Il y a eu ainsi passage de la science écologique à la **conscience écologique.** »
Edgar Morin, texte de 1989, dans « l'an I de l'ère écologique » Tallandier 2007, p. 23/24

Face à la destruction, ou la dégradation de certains milieux naturels, en même temps qu'une déstabilisation de la vie sociale, que la recherche forcenée du développement industriel et économique, a entraîné une conscience élevée (bien minoritaire, mais qu'importe) de la nécessité d'envisager une restructuration des modes de vie, des sociétés humaines, les intégrant dans ce grand écosystème démontré par la science. Il s'agissait de **trouver la place de l'être humain autonome et dépendant dans ce tissu vivant.**

- **Les précurseurs : nous sommes des héritiers, parce qu'on a nommé un concept ne pas croire qu'on l'a inventé**

Bien sûr, d'autres hommes sur notre Terre et dans l'histoire en avaient eu l'intuition, et l'ont dit dans un langage qu'il nous faudrait retrouver lui aussi pour compléter notre langage scientifique, théorique.

- ❖ Saint-Exupéry a rappelé, lui qui a tiré ces leçons de vie, de sa vision de la terre « vue d'en haut », et de ses expériences dans le désert :

« Nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants » Saint-Exupéry

- ❖ Dans le conte « un paresseux en colère » (dans « mille ans de contes, mythologie » Edts MILAN, 1995, p73, conte des indiens d'Amazonie), la conclusion nous rappelle qu'une humanité qui ne respecte pas son environnement (dans ce cas : « la forêt et ses habitants ») disparaît.
- ❖ Sitting Bull, célèbre chef Sioux (mort assassiné en 1890), aussi grand esprit que noble guerrier, a parlé aux Blancs, avec qui, il a essayé de rester en paix, mais il n'a pas hésité à combattre pour la liberté. Il aurait dit ces paroles :

« Voyez, mes frères, le printemps est venu ; la terre a reçu l'étreinte du soleil, et nous verrons bientôt les fruits de cet amour ! Chaque graine s'éveille et de même chaque animal prend vie. C'est à ce mystérieux pouvoir que nous devons nous aussi notre existence ; c'est pourquoi nous concédons à nos voisins, même à nos voisins animaux, le même droit qu'à nous d'habiter cette terre. Pourtant, écoutez-moi, vous tous, nous avons maintenant

affaire à une autre race – petite et faible quand nos pères l’ont rencontrée pour la première fois, mais aujourd’hui grande et arrogante. Assez étrangement, ils ont dans l’idée de cultiver le sol et l’amour de posséder est chez eux une maladie. Ces gens-là ont établi beaucoup de règles que les riches peuvent briser mais non les pauvres. Ils prélèvent des taxes sur les pauvres et les faibles pour entretenir les riches qui gouvernent. Ils revendiquent notre mère à tous, la terre, pour leur propre usage et se barricadent contre leurs voisins ; ils la défigurent avec leurs constructions et leurs ordures. Cette nation est pareille à un torrent de neige fondue qui sort de son lit et détruit tout sur son passage. Nous ne pouvons vivre côte à côte. »

Sitting Bull, Chef sioux hunkpapa (1875)

Paroles indiennes par Michel Piquemal, Collection *Carnets de Sagesse* chez Albin Michel.

❖ Et le grand chef Seattle en 1854 (extrait du discours rapporté 32 ans plus tard) :

« Si toutes les bêtes disparaissaient, l’homme mourrait d’une grande solitude de l’esprit. Car ce qui arrive aux bêtes, arrive bientôt à l’homme. Toutes choses se tiennent. Vous devez apprendre à vos enfants que le sol qu’ils foulent est fait des cendres de nos aïeux. Pour qu’ils respectent la terre, dites à vos enfants qu’elle est enrichie par les vies de notre race. Enseignez à vos enfants ce que nous avons enseigné aux nôtres, que la terre est notre mère. Tout ce qui arrive à la terre, arrive aux fils de la terre. Si les hommes crachent sur le sol, ils crachent sur eux-mêmes.

Nous savons au moins ceci : la terre n’appartient pas à l’homme ; l’homme appartient à la terre. Cela, nous le savons. Toutes choses se tiennent comme le sang qui unit une même famille. Toutes choses se tiennent.

Tout ce qui arrive à la terre, arrive aux fils de la terre. Ce n’est pas l’homme qui a tissé la trame de la vie : il en est seulement un fil. Tout ce qu’il fait à la trame, il le fait à lui-même. »

Il est important de noter « tout ce qu’il fait à la trame, il le fait à lui-même », **la « trame » étant image superbe de ce qu’est un écosystème.**

Mais l’Européen (ceux que nous appelons Américains du Nord comme du Sud, sont dans leur grande majorité originaires d’Europe), n’a eu de cesse de faire disparaître ces cultures et ces civilisations.

L’être humain a une responsabilité particulière dans ce grand écosystème car, il est capable d’une pensée complexe, qui l’a amenée à développer des sciences, et il a la possibilité de conscience (malheureusement, je précise « possibilité », car il est clair, qu’elle n’est pas innée et demande à se développer chez chacun)

« Nous sommes habitués à penser l’individu séparé de son environnement et de son habitus, à enfermer les choses en elles-mêmes. » (...) (avec la méthode expérimentale) On en est venu à croire que la seule réalité était celle surgissant dans les environnements artificiels (expérimentaux), tandis que ce qui se passait dans les environnements naturels n’étaient pas intéressants, faute de pouvoir isoler les variables et les facteurs. » Edgar Morin, « *L’an I de l’ère écologique* » Tallandier 2007, P35

Une conscience écologique

Elle doit donc déboucher sur une autre façon de penser le monde et les relations que l’être humain établit avec ce qui l’entoure: il faut inverser les schémas de pensée et les schémas de comportement : de l’homme à la nature, de l’homme à tous les êtres vivants, et donc aussi changer la relation de l’homme à l’homme. Edgar Morin propose ainsi de développer une « **pensée écologisée** ».

L'être humain doit repenser sa relation à ses environnements de deux façons : par ce qui en lui est « nature » inconsciente et par ce qui nous est particulier : notre intelligence consciente.

Cela d'ailleurs implique deux données importantes :

- nous pouvons en nous, vivre ce qu'est cet auto-éco-organisation qu'est tout être vivant.
- Par notre pensée et notre conscience nous avons la responsabilité de comprendre les écosystèmes afin d'aider à leur épanouissement harmonieux, en trouvant la place de l'être humain sans qu'il continue à dévorer uniquement, mais qu'il retrouve la relation de complémentarité et de solidarité que nécessite tout écosystème

I) La place de l'homme dans l'écosystème:

L'homme en fait partie et s'il était un simple animal, la terre ne serait pas en danger, mais l'Homme lui, pense, et il peut détruire à grande échelle dans sa volonté d'assurer pourtant les problèmes de base de la vie sur terre : se nourrir, s'abriter, se déplacer, sa survie (en tant qu'individu), avoir du bien-être.

La question fondamentale posée par sa place dans cet écosystème est donc celle du développement de l'homme et ses implications tant sur le plan de l'environnement naturel que sur celui des structures des sociétés, des organisations sociales.

Or, il faut prendre en compte pour cela que l'être humain se nourrit aussi et même beaucoup plus qu'on ne le croit de **culture**.

L'humanité se doit de préserver toutes les biodiversités : donc aussi les diversités culturelles.

L'histoire, l'anthropologie, la psychologie nous enseignent même, que **son autonomie grandit grâce à la diversité des cultures, interne à une même société, et aussi à la rencontre d'autres cultures** : dois-je citer Marco Polo ? Dois-je parler de l'adage populaire qui dit : « les voyages forment la jeunesse » ?

On peut aussi ajouter, que nos sociétés occidentales techniciennes ont grandement perdu en forces morales, en richesses culturelles (notre folklore est mort ou presque, dans d'autres pays, on crée encore musiques, poèmes, contes, sans être des « professionnels »)

D'autre part, il faut tenir compte aussi de ce que l'être humain élabore toujours avec son environnement une relation qui comporte une **dimension symbolique** :

- **Les ressources naturelles** sont à l'origine des premiers besoins de l'homme et de ses premières querelles ou premières coopérations. **Ce sont des biens communs de l'humanité**. Dans toutes les cultures du monde elles forment les bases de toutes les mythologies, elles sont porteuses d'une forte charge symbolique.
 - o **Pour l'eau**, Mohamed Larbi Bouguerra, dans « les batailles de l'eau » éditions C.L. Mayer, écrit : « c'est la raison pour laquelle (la dimension symbolique) dans la première partie de mon ouvrage, j'insiste fortement sur sa symbolique, sur le fait que le cycle de l'eau nous lie tous les uns aux autres, comme il nous lie à la *Mère-Nature* comme disent les Peaux-Rouges ; j'insiste sur sa présence dans nos imaginaires, dans notre langage et ses métaphores, dans nos modes de vie, dans nos comportements et dans l'histoire de nos pays et de nos civilisations. Chemin faisant, je montre que la science ne connaît pas tout de cette petite molécule triatomique, et qu'il nous reste encore à apprendre à son sujet : l'eau donne aux hommes une leçon de modestie. »

Une conscience écologique permettrait-elle de penser autrement les concepts de développement et de solidarité ?

DEVELOPPEMENT

- ❖ Ceci nous amène à poser différemment la question du **développement**:
 - la finalité de la vie est-elle dans un « développement infini » ? Le développement infini d'un élément dans un écosystème est un des gros dangers qui amène à sa destruction
 - La finalité de la vie est-elle dans l'épanouissement des individus et des individualités ? le développement étant alors ce qui permet de répondre aux besoins de base, afin d'aller vers l'épanouissement
 - Le bien vivre est-il dans la quantité, ou dans la qualité ? : qualité de la vie, des solidarités. Les pays que l'on a appelés sous-développés, ont des richesses culturelles énormes et très prisées par nos « pays développés »

On dit « Le développement » : Nous avons, à notre époque particulièrement, une fâcheuse tendance à utiliser le singulier à la place du pluriel, à utiliser seul, un mot qui nécessite un qualificatif, pour « prendre sens », laissant ainsi la porte ouverte à toutes les interprétations, mais aussi et surtout malheureusement à le figer dans une forme « éludée », sous-entendue et imposée à tous comme évidente. Tel est le cas du mot « **développement** » : on dit « le » développement, comme s'il existait « un » développement. Or, le développement est un processus : un processus de croissance **ou** d'épanouissement, il est fort dommage que ce deuxième aspect soit si souvent oublié.

On retiendra donc que pour parler de développement :

1) il faut préciser **ce** qui est sensé se développer, pourquoi, et pour quoi ? Un développement infini ? Nous appauvrissons les termes en ne les situant plus dans leur contexte :

- En fait quand on dit « le développement », il est implicite pour le commun des mortels, qu'il s'agit du *développement économique*. Certains économistes n'hésitent pas à faire des analogies avec le biologique, pour expliquer que le développement doit être permanent, et que le fait de vouloir grossir est inéluctable et naturel. Cela démontre surtout, outre une vision particulière de l'économie que l'on veut nous imposer, une méconnaissance totale de la biologie. Car, dans ce domaine, le développement en tant que croissance s'arrête pour laisser place à l'épanouissement.
 - Imaginons un être humain dont le corps ne finit pas de croître en hauteur ! Pour le poids, on a donné un nom à ce dérèglement, cela s'appelle l'obésité, mais même celle-ci n'est pas infinie. Toutefois, avant même que ne se termine le processus de croissance du corps physique, on voit les forces psychiques, intellectuelles se développer et s'épanouir, et ce processus d'épanouissement intérieur, lui, peut se prolonger tout au long d'une vie.
 - Chez les végétaux de même, le processus de croissance en hauteur, va se transformer en épanouissement : de la fleur, des épis, de l'amplitude des branches, selon les espèces, il y aura des géants, mais de toute façon pas de « croissance infinie », même si certains arbres deviennent pluri centenaires.

- 1) Il faut préciser si l'on parle d'un processus de croissance : ce qui met en relation avec des données quantifiables, mesurables : le domaine des quantités
- 2) Il faut préciser s'il s'agit d'un processus d'épanouissement, ce qui nous met en lien avec des données qualitatives : le domaine des qualités

Ces préalables étant posés, on peut réfléchir à deux questions essentielles :

1) Nos sociétés humaines, les sociétés à fort développement économique (données quantifiables) ont-elles épanoui d'autres facultés, capacités (données de qualités de vie par exemple) ? On observe dans nos sociétés : la perte de lien social (chacun pour soi), de valeurs morales telles que la solidarité, de culture au sens de biens communs immatériels, au sens aussi de créativité sociale et artistique, en dehors des circuits de culture formatée, ou encore de règles communes d'habitude de vie qui permettent un bien-être intérieur : que ceux qui diraient le contraire, m'expliquent pourquoi, tant d'entre nous sont à la recherche de « techniques » de relaxation, de « développement personnel » etc.. qui nous viennent d'Asie ou d'Amérique Latine (pays « en voie de développement), « techniques » qui là-bas sont des pratiques culturelles.

Ces quelques éléments permettent déjà de comprendre, que les problèmes de relation Nord/Sud (Nord/Sud notion schématique, puisque la réalité est plus complexe, on peut tout aussi bien parler de Ouest/Est) sont dans un déséquilibre des interactions dans la « trame » des liens économique-culturels : imaginez si tous ces biens culturels étaient réellement payés à ces pays ? Mais... Les biens immatériels n'ont pas de valeur quantifiable.

2) Les pays en voie de développement (?!) doivent-ils continuer à se développer économiquement à l'heure de la « décroissance » ?

Cette question doit paraître cynique aux pays pauvres. Il est évident que le développement économique est nécessaire, mais ce constat doit être relié à deux autres remarques (au moins)

- le développement économique n'entraîne pas avec lui, le développement des structures qui permettent l'éducation, la santé, ni comme on l'a vu l'épanouissement culturel, et même plutôt le contraire
- quel type de développement économique ? une économie déconnectée des besoins réels d'une communauté humaine particulière, ou au service de cette communauté humaine particulière

Il ne peut y avoir « une » économie, « un » modèle économique qui marcherait partout, mais l'économie et donc son développement, doit être repensée en interrelation, en interdépendance avec les besoins sociaux et culturels.

On le voit, le qualificatif « durable » n'apporte rien à ces problèmes, c'est bien le concept de « développement » lui-même qui doit être repensé. Et la question sur laquelle il serait important et urgent de réfléchir est : un autre développement ?

AUTRE : pas le même type de développement dans toutes les sociétés, dans tous les milieux naturels

AUTRE : un développement quantitatif au service d'un développement qualitatif

SOLIDARITE :

- ❖ Se pose ainsi de même, différemment le sujet de la **Solidarité**, nous l'avons dit : un écosystème vit de complémentarités et de solidarités :

- **Les Biens naturels, sont des Biens communs à l'humanité**, chargés pour tous d'une symbolique particulière qui elle aussi, est un Bien commun. Détruire des cultures, des civilisations, c'est détruire un « Bien commun » à l'humanité, car elles forment la trame complexe de complémentarités et de solidarités qui sont nécessaires à l'évolution, à l'épanouissement de chaque être humain en interdépendance avec son environnement. Ne pas permettre à des êtres humains de vivre dignement de leur travail, de leurs productions, c'est créer un déséquilibre, c'est vivre uniquement dans le « devora », et non dans les complémentarités et les solidarités naturelles qui permettent l'auto-régénération. C'est aussi dans le cas des êtres humains les empêcher de créer, de donner ce qu'ils ont de particulier culturellement.

- **La place de l'homme dans le cosmos**

- On l'a déjà vu, l'être humain développe son autonomie, sa liberté, en élargissant ses interdépendances, en élargissant sa conscience : l'être humain ne doit-il pas se poser la question du prolongement de ce concept d' « écosystème » encore plus loin que la biosphère ? La science nous a aussi appris que notre planète fait partie d'un système, qui fait partie d'un plus grand système (la galaxie, dont nous percevons le bord « nébuleux » notre belle voie lactée), qu'il y en a des milliers dans l'univers.... Cela implique, beaucoup de réflexions philosophiques entre autre. Mais une, essentielle, devrait nous être évidente : **la terre est la seule du système solaire qui permet la complexité de formes vivantes nécessaires à l'humanité pour exister, toute cette complexité que l'homme a la possibilité de détruire en quelques secondes (grâce au nucléaire !!), de détruire plus lentement, mais de façon accélérée depuis quelques décennies (les énergies fossiles, les forêts, etc...) les conditions extraordinairement complexes, qui permettent cette vie, sont uniques.**

- La **Solidarité** devrait donc lier tous les êtres humains, « sur cette petite planète dans ce grand univers »

Nous sommes tous sur cette petite planète, isolée,

dans cette immensité. Cela devrait nous rendre modeste, et aussi avec un peu de courage, nous amener à une autre idée : l'écosystème s'arrête t'il à notre atmosphère ? Nous savons déjà que non, puisque le soleil tient un rôle énorme, les rythmes de rotation de la terre, sur elle-même, autour du soleil aussi. Et si les autres planètes aussi avaient des relations avec notre planète ? Les agriculteurs bio-dynamistes ont compris ça depuis longtemps (**la biodynamie** date des années 20) qui cultivent les plantes, élèvent leur bétail en tenant compte de ces rythmes et des influences des diverses planètes. En ce sens, j'aimerais avoir dit avant Edgar Morin : l'être humain est « enfant du cosmos ».

A quel niveau pose-t-on le problème écologique ?

La question est essentielle, afin de toucher au problème générique qui englobe tous les phénomènes observés. A l'heure où les mots sont de plus en plus utilisés pour mieux manipuler (un plan social est un plan de licenciements en nombre pour mieux « rentabiliser » les capitaux d'une entreprise, qui aurait cru que « social » puisse prendre ce sens ?) il est primordial que nous élaborions ce qui est la particularité d'une association d'écologie dès le début, et de redonner son sens plein à « **l'écologie** » à laquelle nous nous référons, pour mieux trouver les terrains d'action avec d'autres associations altermondialistes.

(extrait de la charte des principes fondamentaux des Amis de la Terre)

" Notre planète est née le lundi à zéro heure. Lundi, mardi et mercredi jusqu'à midi, la Terre se forme. La vie commence mercredi à midi et se développe dans toute sa beauté organique pendant les quatre jours suivants. Dimanche à 4h de l'après-midi seulement, les grands reptiles apparaissent. Cinq heures plus tard, à 9h du soir, lorsque les séquoias sortent de terre, les grands reptiles disparaissent. L'homme n'apparaît qu'à minuit moins trois minutes, dimanche soir. A un quart de seconde avant minuit, commence la révolution industrielle. Il est maintenant minuit, dimanche soir, et nous sommes entourés des gens qui croient que ce qu'ils font depuis un quarantième de seconde peut continuer indéfiniment "

Cette métaphore de David Brower, un des fondateurs du mouvement écologiste et des Amis de la Terre en 1969, est parlante : dans ce quarantième de seconde, c'est à dire moins d'un siècle et demi, la révolution industrielle provoque un emballement de l'histoire, et les écologistes tentent d'alerter l'opinion publique sur ses conséquences.

Développement durable ou soutenable : le « développement » même « durable » ou « soutenable » est un concept bien insuffisant pour recouvrir cette globalité nécessaire, les interactions complexes que nous présente notre monde et tous les problèmes actuels. Beaucoup a été écrit sur le développement durable ou soutenable. Dans un texte futur, je tenterai de faire une synthèse de ces différents discours.

Le problème écologique pourrait donc se poser en ces termes :

- 1) Tout d'abord, un écosystème (interrelations d'êtres vivants avec leur environnement) mis en déséquilibre ne peut retrouver un équilibre par une action destructrice qui crée d'autres troubles, mais par la possibilité d'un nouvel équilibre grâce à la chaîne interactive réparée ou une nouvelle interaction.

Ce préalable permet d'aborder le problème des **énergies** différemment: est-il leur épuisement, ou les pollutions qu'elles entraînent ? Edgar Morin nous répond : le plus grand danger n'est pas dans l'épuisement des ressources, nous pouvons utiliser des énergies renouvelables. Mais « Le danger est dans le poison qui dégrade sans pouvoir être dégradé lui-même, déversé en des quantités telles qu'il dégrade l'organisation complexe des écosystèmes » Texte de 1972 : Edgar Morin, « *l'an I de l'ère écologique* » Tallandier 2007, p.13

Il nous rappelle aussi, dans un texte de 1989 : « Cependant, nul système, même le mieux régulé, n'est immortel, et un organisme, même autoréparateur et autorégénérateur, meurt si un poison le touche à son point faible. » Edgar Morin, « *l'an I de l'ère écologique* » Tallandier 2007, p.39

Le problème fondamental n'est pas l'épuisement des ressources, nous avons si nous le voulons et développons la recherche des énergies renouvelables, inépuisables.

Le péril est dans le déchet non transformable, dans le poison que l'écosystème ne peut transformer, assimiler, les déchets nucléaires en font partie, l'émission des gaz à effet de serre qui entraînent le réchauffement de la planète aussi

et les déséquilibres irrémédiables dans l'écosystème trop d'espèces qui disparaissent, et la biodiversité qui n'est plus capable de s'autorégénérer, en créant des espèces nouvelles.

En ce sens, le **biocarburant**, pour bio qu'il soit, engendre des déséquilibres désastreux, s'il est développé à très grande échelle comme le nécessiterait son utilisation par tous les véhicules, car il est dévoreur d'espaces et d'humains. On donne le Brésil en exemple, pour les pays qui utilisent déjà, le biocarburant, mais on ne parle pas des espaces énormes recouverts par la canne à sucre (des plantations de 40 000 km², appartenant à un seul propriétaire), et les déséquilibres : biodiversité, échanges avec l'atmosphère, besoins

d'eau, ...) que cela entraîne. On ne parle pas non plus des conditions de travail des ouvriers agricoles : embauchés à la journée, sans aucun contrat de travail, sans eau, ni nourritures, transportés sur les plantations dans des camions-bennes ; ou d'autres vivant dans les plantations, dans un esclavagisme moderne, devant acheter tous les produits alimentaires et autres dans le magasin de la « concession », étant éloignés de toute ville, de dizaines de kilomètres sinon plus. Lire à ce sujet, des articles du Monde Diplomatique.

- 2) Par ailleurs, la dégradation des divers écosystèmes planétaires pose le problème de la relation de l'être humain à son environnement :
 - a. Trop longtemps, et encore maintenant, les êtres humains se sont perçus comme indépendants de leur environnement naturel, local et planétaire. Or, la conscience écologique, c'est justement la prise de conscience de son autonomie (et non pas indépendance), **et à la fois** de son interdépendance : comme tout être vivant sur cette terre (grand écosystème), nous avons besoin des aliments que nous fournissent d'autres êtres vivants, et tout notre environnement attend de nous que nous collaborions à cet auto-éco- régulation. L'agriculture biologique vient ici prendre sa place
 - b. La prise de conscience, dès les débuts 70, par certains que l'être humain est responsable de dégradations énormes de l'environnement naturel, de l'atmosphère s'accompagne ou se relie à la prise de conscience de la destruction d'humains et de sociétés humaines. Car l'être humain ne se perçoit pas seulement comme indépendant de son environnement naturel, mais aussi de son environnement social, culturel, civilisationnel. Tous les racismes ne le montrent que trop. Encore une fois, il faut saisir dans ces domaines (sociaux et culturels), que **l'autonomie n'est pas synonyme d'indépendance**. Dans un écosystème, un individu développe de l'autonomie et s'enrichit lorsqu'il développe un grand nombre d'interdépendances : relations de dépendances et d'indépendances, cela est vrai aussi dans les relations entre humains.

En conclusion, « une pensée écologisée » permet de questionner différemment les thèmes des problèmes fondamentaux abordés par les mouvements altermondialistes. L'exemple des **solidarités**, en l'envisageant sous l'angle des solidarités des formes sociétales sur notre planète, montre comment on peut repenser le concept de « développement » et sortir du flou dans lequel nous entraîne celui trop vague de « développement durable ». En effet, celui-ci laisse la place à cette volonté de développer partout sous couvert de « solidarité » un même système politique : « une forme de démocratie », « un système économique ».

Une « pensée écologisée » permet de repenser nos sociétés et leurs modes d'organisation, en interaction avec d'autres sociétés, et de se dégager de « la loi du marché » comme seul modèle de rapports entre sociétés.

Car, s'il est « une » loi de l'écosystème, c'est justement celle de savoir tisser des liens entre éléments divers, sans que les uns disparaissent au profit des autres. Une autre « loi » de l'écosystème est celle de la finitude du développement pour l'épanouissement.

Le « bien vivre » que chacun est en droit de vouloir réaliser est dans l'épanouissement grâce à un développement de ce qui va le permettre.

Cela nous amènera à repenser **l'éducation**, car on voit bien que, pour que l'être humain fasse grandir cette nouvelle conscience, il va falloir une véritable éducation. Ayant clairement défini les objectifs, on peut mieux réfléchir à ce qu'elle pourrait être. Les associations altermondialistes ont toutes conscience qu'il leur faut retrouver, ce qui historiquement a été un des fondements de la création des associations du début du XX^e siècle :

Repenser l'éducation populaire.